

sacrifice et le dévouement. Une figure de maréchal de France, une nature de soldat, type remarquable de ces hommes d'élite qui forment l'avant-garde des nations et dont le sang féconde la liberté.

Jean-Olivier Chénier naquit à Longueuil vers l'année mil huit cent six. En 1817, le Dr Kimber, de Montréal, qui l'avait remarqué, le prenait sous sa protection, et ne pouvant pas le mettre au collège, se chargeait lui-même de lui faire l'école. Chénier se livra à l'étude avec toute l'ardeur et l'énergie de son tempérament, se faisant recevoir médecin le 25 février 1828, et allait s'établir à Saint-Benoit, dans le comté des Deux-Montagnes. En 1831, il épousait la fille du célèbre Dr Labrie, allait, peu de temps après, à Saint-Eustache prendre la place de son beau-père qui venait de mourir, et contribuait puissamment à faire donner le siège vacant du regretté défunt, dans l'Assemblée législative, à M. Girouard.

De tous les chefs patriotes, Chénier est celui dont la mémoire vivra le plus longtemps. Quel que soit le jugement que l'on porte sur l'opportunité de l'insurrection de 1837, et sur la témérité de ceux qui se crurent assez forts pour résister par la force au gouvernement anglais, on ne pourra reprocher à celui-là d'avoir abandonné, au moment du danger, ceux qu'il avait soulevés; d'avoir déserté le drapeau qu'il portait si fièrement à l'assemblée de Saint-Charles. Sa mort atteste la sincérité de son patriotisme, et justifie la confiance que le peuple avait en lui. Les Canadiens-français ne cesseront jamais de se répéter, de père en fils, le récit de sa mort héroïque, et l'on dira toujours: "Brave comme Chénier."

La terrasse

La terrasse, qui porte aujourd'hui le nom de lord Dufferin, notre dernier gouverneur, fut construite, ou plutôt commencée en 1838, par lord Durham, d'après qui elle fut d'abord appelée. C'est un lieu incomparable, qui suffirait à la réputation de Québec. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancien château Saint-Louis, qui fut détruit par un incendie en 1834.

Le monument de Wolfe et Montcalm

Élevé dans le jardin public avoisinant la rue des Carrières. Fait face au fleuve, et n'est éloigné de la côte que d'une centaine de pieds.

Ce monument, destiné à unir et à perpétuer la mémoire des deux héros anglais et français, morts l'un en attaquant, l'autre en défendant Québec, fut construit en 1827, près de soixante-dix ans après les événements qu'il rappelle, par ordre de lord Dalhousie, gouverneur du Canada, et avec le produit d'une souscription publique à laquelle le noble lord contribua largement. Le plan en fut fait par un officier du 79^e Highlanders, et est d'une simplicité classique. Le site est bien choisi et très en vue. La hauteur du monument, de la base au sommet est de soixante-cinq pieds. La colonne elle-même n'en mesure que trente-deux. Le sarcophage est haut de sept pieds. Le nom de Wolfe est inscrit sur le côté sud, qui regarde le fleuve, et celui de Montcalm sur le côté nord. L'inscription commune est écrite en latin.

Ce monument, qui confond dans une même pensée le vainqueur et le vaincu, mortellement frappés l'un et l'autre dans son genre, est peut-être unique en l'idée que les deux peuples ennemis qui s'étaient combattus sous les ordres des deux généraux, fussent devenus unis par la suite dans la vie, comme leurs chefs l'avaient été dans la mort. Notons que l'initiative fut prise par les héritiers des vainqueurs. Un survivant de la guerre de 1759, le dernier probablement, assistait en 1827 à la cérémonie de la pose de la première pierre du monument. Ce vieux soldat, qui avait combattu aux côtés de Wolfe, était nonagénaire. Il se nommait Thompson.

CHANSON PATRIOTIQUE

1825

AIR: *Brûlant d'amour et partant pour la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence,
Mon pays seul a des charmes pour moi:
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi!
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais: j'ai perdu le bonheur!

Combien de fois à l'aspect de nos belles
L'Européen demeure extasié!
Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.

Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie!

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais: j'ai perdu le bonheur!

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'éché change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encor de retraite aux amants.

Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais: j'ai perdu le bonheur!

Oh! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.

Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais: j'ai perdu le bonheur!

A. N. MORIN (1).

Un couplet de chanson de la Saint-Jean-Baptiste de 1835, par M. N. Aubin:

Chers défenseurs de notre noble cause,
Tout Canadien vous porte dans son cœur,
Du beau pays qui sur vous se repose,
Oh! travaillez à fonder le bonheur!
Vous, Papineau, Viger, qu'un peuple admire,
Ah! recevez un encoeur mérité!
Dans notre histoire ou vous devez inscrire:
La paix! la liberté!

En 1835, l'hon. J.-E. Turcotte, alors presque un enfant, dédiait à Papineau une pièce de vers enflammée qui commençait par la strophe suivante:

Pourquoi te prodiguer l'outrage!
Pourquoi cette impuissante rage,
Ces mots de traître, d'imposteur,
Vomis par l'esclave cohorte,
Quand d'un peuple la voix si forte
Te proclame libérateur!

Dans une pièce de poésie composée par notre concitoyen M. J.-G. Barthe, qui était bien jeune alors, on trouve la strophe suivante en l'honneur d'Hindelang:

Mais toi, jeune héros que la France a pleuré,
Apôtre généreux de notre liberté,
Beau jeune homme ravi dans la fleur de ton âge,
Si ta mère a ton cœur, nous avons ton image.
Le sang que tu versas sur un sol étranger,
Ce noble sang de France il saura bien germer,
Héroïque Hindelang, ton noble sacrifice,
Aurait dû apaiser la cruelle justice,
Ton âme s'envola vers la sainte cité,
Et ton suprême cri fut pour la liberté!

On trouve la chanson qui précède dans le *Répertoire National* avec la note qui suit:

(1) L'honorable Augustin Norbert Morin, président de l'Assemblée législative. M. Morin est né à Saint-Michel de Québec, le 12 octobre 1808. Il est l'auteur d'un pamphlet intitulé "Lettre à l'hon. juge Bowen," au sujet de l'usage légal de la langue française en Canada. M. Morin a fondé le journal la *Minerve* en 1829, et en a été le rédacteur pendant plus de dix ans. Il a été député à tous les parlements, depuis 1830 jusqu'à ce jour, par les comtés de Bellechasse, de Nicolet et du Saguenay. M. Morin a été député en Angleterre par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada en 1834 pour demander le redressement des griefs dont le pays se plaignait. En 1841, ce monsieur fut nommé juge de district, et en 1842, Commissaire des Terres de la Couronne et membre du Conseil Exécutif. Il résigna ces deux charges en décembre 1843, avec tous ses autres collègues, à l'exception d'un. M. Morin a été élu président de l'Assemblée législative en février 1848.

HYMNE NATIONALE

1829

Sol canadien, terre chérie!
Par des braves tu fus peuplé;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères sortis de la France
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance,
Ne flétriront pas les lauriers.

Qu'elles sont belles nos campagnes
En Canada qu'on vit content!
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent.
Habitant de cette contrée,
Que nature sait embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'engorgeiller.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maître que tes lois.
Tu n'es pas fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie!
Méprise un secours étranger.
Nos pères sortis de la France
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance,
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BÉDARD (1).

HISTORIQUE

DE L'ASSOCIATION SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTRÉAL

L'Association Saint-Jean-Baptiste fut fondée à Montréal par feu M. Ludger Duvernay.

Elle célébra pour la première fois la fête de son saint patron, le 24 juin 1834. Le premier banquet national, qui eut lieu ce jour-là, fut tenu dans le jardin de M. John McDonell, rue Saint-Antoine, sous la présidence de feu M. le commandeur Viger, alors maire de Montréal.

La chanson patriotique devenue si populaire:

Comme le dit un vieil adage,
Etc., etc., etc.,

fut composée pour la circonstance et chantée à ce banquet par Sir Georges-Etienne Cartier, alors étudiant en droit.

La célébration annuelle de la fête nationale fut interrompue par l'insurrection de 1837 et l'exil des patriotes Canadiens-français, au nombre desquels était le fondateur de l'association.

A son retour de l'exil, en 1842, M. Duvernay réorganisa cette société avec le concours des principaux citoyens d'origine française de cette cité. La première assemblée générale pour l'adoption de certains règlements et l'élection des officiers, fut tenue, le 9 juin 1843, dans un salon du marché Sainte-Anne, sous la présidence de feu l'hon. D.-B. Viger, sir Georges-E. Cartier agissant comme secrétaire.

LUDGER DUVERNAY,

FONDATEUR DE L'ASSOCIATION SAINT-JEAN-BAPTISTE

Ludger Duvernay, le fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste, descendait d'une famille française établie depuis longtemps dans le pays. Son grand-père était notaire royal, et son père cultivateur. Sa mère était alliée à la famille distinguée des de La Morandière. Il naquit à Verchères, le 22 janvier 1790.

Après avoir reçu la petite instruction qu'on donnait alors dans les écoles élémentaires, il vint à Montréal en juin 1813 et entra comme apprenti dans l'établissement de M. Chs-B. Pasteur, qui publiait

(1) M. Isidore Bédard, frère de l'honorable Elzéar Bédard, juge de la cour du banc du roi, est né à Québec. Il représenta le comté de Saguenay dans la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada. Il est décédé à Paris en 1838.

alors le *Spectateur*. Il se livra au travail avec ardeur et entreprit de se faire un chemin dans une carrière bien ingrate aujourd'hui, mais qui alors était presque inaccessible.

Après quatre ans d'apprentissage, M. Duvernay allait, en 1817, fonder aux Trois-Rivières un journal qu'il appelait la *Gazette des Trois-Rivières*, et qu'il parvint à soutenir jusqu'en 1822. En 1823, il publia le *Constitutionnel* qui vécut deux ans. Le 14 février, il épousa Dlle Marie-Reine Harnois, de la Rivière-du-Loup. En 1826, il établit dans la ville des Trois-Rivières l'*Argus*, et, en 1827, il vint se fixer à Montréal et se joignit à l'un des plus grands patriotes et des hommes les plus remarquables de l'époque, l'hon. A.-N. Morin, pour fonder la *Minerve*.

A partir de cette époque, le nom de M. Duvernay est inscrit sur toutes les pages de l'histoire émouvante de nos luttes politiques. Emprisonné trois fois pour avoir eu le courage de publier dans son journal des articles énergiques à l'adresse des bureaucrates qui voulaient nous mettre à leurs pieds, sa popularité devint très considérable, et il ne s'en servit que pour faire triompher la cause de ses compatriotes. Il fut l'un des chefs du parti populaire, l'un des patriotes les plus estimés et les plus estimables de cette époque. Sa générosité et sa libéralité, quoiqu'il fût pauvre, son dévouement pour ses amis et pour son pays le rendaient cher au peuple.

Élu membre de la Chambre pour le comté de Lachenaye en 1837, il était obligé, quelques mois après, de s'expatrier pour échapper à l'emprisonnement. Il se réfugia à Burlington où il fonda, en 1839, le *Patriote*. Il revint en Canada en 1842 et rétablit la *Minerve*, qu'il continua de publier jusqu'en 1852 dans l'intérêt des idées libérales, telles que comprises par l'école de sir L.-H. Lafontaine.

Il mourut le 28 novembre 1852, au milieu des regrets de toute la population canadienne qui n'avait cessé de le regarder comme l'un de ses compatriotes les plus distingués et les plus estimables, les plus utiles à la patrie. Le deuil fut universel et les funérailles du défunt dépassèrent tout ce qui s'était vu encore à Montréal.

L'une de ses plus belles actions est d'avoir fondé cette Société Saint-Jean-Baptiste qui affirme, d'une manière si éclatante, en ces jours glorieux, son importance nationale. Avec quelle satisfaction il doit contempler aujourd'hui de sa tombe les résultats admirables de son œuvre! C'est en 1833 que M. Duvernay jeta les fondements de cette noble société, et la Saint-Jean-Baptiste fut célébrée pour la première fois l'année suivante. C'est lui qui eut la belle pensée de donner à la société qu'il fondait dans l'intérêt de notre nationalité, le nom même que nos ennemis nous donnaient par dérision. C'est lui aussi qui choisit la feuille d'érable comme notre emblème national.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

Notre prochain numéro sera aussi un numéro extra, contenant un grand nombre de gravures et un compte-rendu complet de ce qui se sera passé à Québec. Ceux qui voudraient l'avoir feraient bien de donner leur ordre—les Canadiens des États-Unis surtout.

Nous espérons que nos peines et nos dépenses ne seront pas perdues.

AVIS

Tous ceux qui ont payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et n'ont pas encore reçu la prime de 1880, peuvent l'avoir en s'adressant à nos bureaux. Nos abonnés de la campagne sont priés de communiquer avec nous par cartes-poste.